

Les intervenants de la recherche

En respectant généralement l'ordre chronologique de notre première rencontre, voici une brève présentation des principaux intervenants de ma recherche.

Gabriele Zanetto

Dès le moment où j'avais décidé d'entreprendre une recherche sur Venise dans le cadre de ma licence (début 2001), j'ai contacté Gabriele Zanetto. Nous avons discuté de mon projet, qui envisageait d'aborder Venise sous l'angle d'une dichotomie qui divisait - c'est ce que je croyais alors - les Vénitiens: d'un côté ceux qui déclaraient: "il faut sauver Venise", et de l'autre, ceux qui n'en voyaient pas la nécessité. Pour élargir la vision que j'avais des différents rapports à la ville qui s'exprimaient dans la ville lagunaire, Zanetto m'a donné le nom de plusieurs personnes, très disparates, avec qui j'ai eu l'occasion de m'entretenir. Avec elles, je me suis surtout rendu compte de l'absence de dichotomie quant à la nécessité de sauver Venise. Depuis, j'ai revu Gabriele Zanetto à plusieurs reprises. Il a suivi l'évolution de ma réflexion sur Venise, et y a fortement contribué au travers de discussion, et de propositions de collaboration (avec des chercheurs de son équipe ou avec lui-même), pour la rédaction d'articles. Ce n'est qu'au fil du temps que j'ai compris quel avait été, et quel est aujourd'hui encore son engagement pour Venise; quel a été son rôle dans la réflexion sur la ville et son évolution possible. Il a ainsi activement participé, au sein de l'Institut Gramsci, à une réflexion qui a donné lieu à un véritable programme pour la ville: *Un'idea di Venezia* (Cacciari M., 1988); le résultat d'une réflexion de groupe, dont on n'a injustement retenu que le nom du maire-philosophe Massimo Cacciari.

Michele Casarin

Parmi les personnes que Zanetto m'a proposées de contacter, il y avait Michele Casarin, qui venait de soutenir son travail de licence en histoire contemporaine. Début 2002, je l'ai rencontré, et nous avons eu l'occasion d'avoir une longue discussion sur la vision qu'il avait de Venise. Lorsque, quelques mois plus tard, il m'a envoyé son livre, *Venezia Mestre Mestre Venezia. Luoghi, parole e percorsi di un'identità*, ma première réaction a été de me dire que c'était là un texte que j'aurais aimé avoir écrit. La confrontation entre la Venise insulaire et la Venise de terre ferme faisait partie des questions sur lesquelles je voulais me pencher. Ce qu'il en a dit - et la manière avec laquelle il l'a dit - m'a vivement intéressée, et a répondu à une bonne partie de mes interrogations. J'ai eu l'occasion de rencontrer Michele Casarin à diverses reprises, et chaque fois j'ai eu du plaisir à échanger avec lui sur sa vision très élargie de ce qu'est, et de ce que devrait être Venise. Plusieurs aspects me touchent particulièrement chez lui: le profond attachement qu'il éprouve pour sa ville, la connaissance qu'il a acquise sur elle, tant livresque que vécue, et la tendresse avec laquelle il en parle.

Edoardo Salzano

Ma rencontre avec Edoardo Salzano tient du hasard le plus fortuit: je me suis retrouvée sur son site internet personnel - eddyburg.it -, dans lequel j'ai trouvé une mine d'informations sur Venise, des textes d'urbanisme pour l'essentiel, mais pas seulement. J'y ai également découvert le texte de l'architecte-urbaniste suisse Hans Bernoulli sur la propriété du sol, dans sa version italienne: *La città e il suolo urbano (Die Stadt und ihr Boden*; il n'existe pas de traduction française à ce jour), une langue qui m'est accessible, contrairement à l'allemand. Une fois que j'en ai eu fini la lecture, je me suis demandée à qui appartenait le sol de Venise (l'approche et l'analyse de la gestion des problèmes liés à la sauvegarde de la ville dépend probablement aussi du régime de propriété appliqué à ce sol vénitien, presque entièrement construit de la main de l'homme). J'ai envoyé ma question par courriel à Salzano, qui m'a très vite répondu qu'il n'était pas en mesure d'y répondre, et qu'il se renseignerait auprès de ses amis. Ce qu'il a fait, en me proposant de prendre contact avec lui, dès mon prochain voyage à Venise. Je n'ai pas manqué à son invitation, et j'ai reçu de sa part un accueil vraiment très chaleureux: il ne m'a pas seulement écoutée avec attention, il m'a donné des renseignements et des pistes de réflexion importants, et il a mis à ma disposition un espace pour que je puisse commencer en toute sérénité le travail d'écriture de ma licence. C'était en été 2002. Depuis, nous sommes toujours en contact et, sur son invitation, j'ai eu l'occasion de présenter le travail de Hans Bernoulli aux étudiants du Master en urbanisme de l'Institut Universitaire d'Architecture de Genève, lors d'une journée de séminaire en 2004, et de contribuer à la nouvelle édition italienne du texte de l'urbaniste bâlois.

Antonio Alberto Semi

Pouvoir rencontrer Antonio Alberto Semi me semblait absolument improbable: psychiatre de renom international, le simple fait d'avoir apprécié le ton sarcastique de son livre: *Venezia in fumo 1797-1997* ne suffisait pas, à mes yeux, à obtenir un rendez-vous, d'autant que la parution datait déjà de quelques années (1996). J'ai profité de la première opportunité qui s'est présentée à moi, en mars 2004: je me suis greffée sur la rencontre qu'avait projetée d'avoir avec lui, sur mes indications, un collègue réalisateur qui préparait un reportage sur le tourisme à Venise ("Morts à Venise", reportage du journaliste Pierre-Pascal Rossi, réalisé par Luca di Luigi, diffusé à la Télévision Suisse Romande le 28 avril 2004 dans le cadre de l'émission de Massimo Lorenzi *Autrement dit*). J'ai ainsi eu l'occasion de me présenter personnellement, et Semi, très aimable, a pris la peine de lire mon travail de licence, et de m'en donner son avis, avant de se montrer disposé à participer à la suite de ma recherche.

Graziano Arici

J'avais vu les photographies réalisées par Graziano Arici sur *La Fenice*, le Ghetto et *les Gens de Venise*, bien avant de connaître le nom de leur auteur. Ce sont des amis vénitiens qui m'ont suggéré de le rencontrer. J'ai eu l'occasion de discuter longuement avec lui au début de l'été 2004. Nous avons beaucoup évoqué ses souvenirs de Venise, et j'ai été touchée par la relation qu'il entretient avec sa ville: quelque chose de très déchiré (sans vouloir faire de la psychologisation de bas étage), entre le désir et le rejet, l'amour et la haine, pour cette ville qui abrite pour lui tant de souvenirs passés, et tant de déceptions actuelles par rapport à la vie sociale qui tend à disparaître, à ses yeux, ou au niveau de l'espace urbain qu'il sent lui échapper de plus en plus. Graziano Arici est un passionné: il parle avec véhémence, se fâche, ricane, bref, il partage l'humeur que lui inspire Venise d'une manière qui ne peut laisser indifférent.

Venise

Venise s'est imposée à moi après avoir participé à un voyage d'étude en Italie avec les étudiants du Département de Géographie de l'Université de Genève en mai 2001. Lors d'une conférence sur la situation environnementale de la ville et de la lagune, introduite par Gabriele Zanetto et donnée par Stefano Soriani, qui a fini sa présentation en posant la question: "Pour qui et pourquoi sauver Venise ?" Une question qui a longtemps trotté dans ma tête, et sur laquelle j'ai finalement décidé de me pencher. Je m'étais imaginé me retrouver face à deux types de réponses: ceux qui prônaient la sauvegarde de la ville parce qu'elle est un joyau de l'humanité; et de l'autre ceux qui se demandaient quelle était l'utilité de sauver une ville qui n'avait plus de population. J'ai lu un certain nombre de livres et d'articles portant sur Venise, j'ai suivi les lettres de lecteurs des quotidiens locaux, je n'ai trouvé nulle part de partisans déclarés de cette seconde position. La seule réponse qui semble émerger à cette question double est celle de l'évidence: il faut sauver Venise, parce que c'est Venise. Alors, j'ai décidé de me pencher sur les raisons de cette évidence, et de poursuivre ma réflexion sur les mécanismes qui entrent en action dans la reproduction du symbolique. Je conçois cette recherche de DEA comme une étape dans cette réflexion.

Avant-propos

Processus de spécialisation

Il y a une trentaine d'années, Luigi di Prinzio (1974) analysait la crise traversée par Venise comme le résultat de l'application d'un modèle de développement "capitalistique", avec une spécialisation forcée du territoire: la population à bas revenu de la ville insulaire était chassée vers la terre ferme, avec pour conséquence immédiate la fermeture des petits commerces de proximité. Venise devenait lieu de spéculation immobilière, et les logements étaient désormais soit habités par une classe sociale à revenus aisés, généralement liée à l'université, soit ils étaient les résidences secondaires d'entrepreneurs milanais, qui appréciaient le renom que leur donnait ce pied-à-terre vénitien, soit encore une partie non-négligeable des logements était transformée en hôtels de médiocre qualité, pour des touristes sans cesse plus nombreux.

Trente ans plus tard, le processus de spécialisation de Venise ne s'est pas inversé, au contraire, il s'est encore renforcé depuis l'allègement des lois d'urbanisme, qui permettent désormais plus facilement encore le changement d'affectation des arcades, des appartements, des immeubles, bref, des espaces qui se libèrent de leurs occupants. Dans la grande majorité

des cas, ces vides sont comblés par des commerces, des appartements de luxe, ou des hôtels. Dans le cas de Venise, cette spécialisation qui concerne avant tout le *centre historique*, s'inscrit à son tour dans un processus de spécialisation internationale des lieux touristiques à l'échelle planétaire (Urry J., 2000).

Venise vit du tourisme, Venise vit pour le tourisme:

"Le tourisme est devenu depuis plusieurs décennies une des constantes du système économique vénitien. Une ressource de grande importance pour notre ville, qui en tant que telle doit être gérée et valorisée, tant de manière directe, en agissant sur le produit offert au touriste sous forme d'équipements réceptifs, qu'en ce qui concerne le produit ville en général, à travers toutes les déclinaisons dans lesquelles une offre complète et attrayante doit s'articuler." (Paolo Costa, alors maire de la ville, dans la préface des *Quaderni Insula*, 2004: 3)

Chaque année, ce sont entre 12 et 14 millions de touristes qui viennent à Venise y voir ce qui doit y être vu, c'est-à-dire principalement - et presque exclusivement pour plus des deux tiers des visiteurs -, le pont du Rialto, le pont des Soupîrs, la Basilique et la Place Saint-Marc avec son Palais des Doges. Ils voient alors la ville à travers un regard "*structuré par des images culturelles préexistantes, dans lesquelles l'objet physique n'est pratiquement jamais réellement «observé»*" (Urry J., 2000: 103). Seuls environ 3 millions et demi de touristes passent la nuit dans le *centre historique*, le reste - les "excursionnistes" ou "mordi e fuggi"¹ - se contentant d'une visite d'à peine quelques heures.

Les retombées économiques qui découlent du tourisme sont primordiales pour le *centre historique* et ses alentours. Il n'y a pas de doutes que la manne qu'il représente engendre bien-être, richesse et emplois, que la dépense touristique ne profite pas uniquement aux personnes et aux entreprises travaillant dans le secteur, mais aussi à ceux qui fournissent biens et services à l'industrie touristique, ou encore aux producteurs de biens de consommation s'adressant à ceux qui gagnent leur vie avec le tourisme.

Le "produit Venise" qui, depuis quelques années, a même sa propre marque - et dont la licence a pour le moment été attribuée à un producteur de vins, une entreprise confectionnant des peluches, un lunetier, un fabricant de jeux d'échec en métal, un maroquinier proposant des articles de bureau, un grand constructeur automobile japonais, un grand fournisseur d'articles de bureau, un bijoutier et un horloger -, continue à bien se vendre, même s'il attire presque exclusivement les entreprises et les investisseurs des secteurs liés au tourisme. De cette manière, le risque encouru par la ville historique de monoculture touristique - terme très vénitien; il s'agit ici d'une mono-économie entièrement tournée vers le tourisme - s'accroît de jour en jour; en d'autres termes, il s'agit de la

1 Littéralement: "mords et fuis".

disparition du *centre historique* de toutes les activités économiques qui ne sont pas liées au secteur du tourisme.

Le fait que la ville se voue à ses visiteurs et aux activités marchandes ne date pas d'hier. C'est certainement une des raisons d'être permanente de Venise. Depuis un millénaire, Venise attire les visiteurs: les pèlerins se rendant sur les lieux saints du proche orient; les marchands cherchant la protection de la flotte vénitienne; d'illustres personnages et leurs suites; les artistes et les intellectuels attirés par la renommée de liberté et de *bon gouvernement* de la République Sérénissime; les jeunes aristocrates européens qui s'y arrêtent durant leur *Grand Tour*; les thermalistes qui fréquentent les établissements de cure du Lido ou de la lagune; et à l'ère contemporaine, les touristes qui se déplacent en masse pour visiter ses merveilles.

Depuis tout ce temps, Venise soigne son image pour attirer les visiteurs. Son auréole symbolique ne tarit pas, au contraire: Venise est le centre-ville historique le plus célèbre au monde; d'ailleurs, on ne connaît que la *centre historique* de cette commune qui est en réalité beaucoup plus étendue (dans la lagune et sur la terre ferme).



La Commune de Venise a créé la **Marque de Venise**, initiative qui veut impliquer des sujets tiers, publics ou privés, en qualité de partenaires, dans le maintien de la vitalité socio-économique de la ville.

La **Marque de Venise** est un symbole d'identification, dont l'utilisation est concédée aux partenaires, et dont les profits sont destinés à l'amélioration de la qualité de vie des citoyens vénitiens et à la sauvegarde de son patrimoine.

Venise témoigne à nouveau sa primauté et son unicité. C'est effectivement la première ville italienne qui accompagne ses armoiries institutionnelles d'un logo propre à finalités commerciales et de marketing philanthropique.

La **Marque de Venise** se positionne "à côté" des armoiries institutionnelles de la ville, assumant un rôle complémentaire: cette dernière représente l'image de Venise dans le monde entier, en en renforçant ultérieurement les valeurs et les caractéristiques grâce aux objectifs qui distinguent le projet.

Une marque, donc, qui représente Venise avec les entreprises partenaires qui aiment et soutiennent cette ville, dans une voie commune de développement culturel, social et économique. Un "club des amis de Venise" exclusif.

D'après le site internet de la Commune de Venise: <http://www.comune.venezia.it/marchio/>

Quelques exemples de produits portant la **Marque de Venise**:



***"À Venise certains mythes sont devenus réalité
tant ils ont façonné l'histoire."*²**

Le récit de l'histoire de Venise, depuis sa fondation, est une succession d'événements qui tiennent du mythe. En adoptant une vision fonctionnaliste de la civilisation occidentale, on pourrait penser que le rôle de Venise a été pendant longtemps - et peut-être est-ce encore le cas aujourd'hui - celui de l'expérimentation, de la production, et de la reproduction de l'utopique et du mythique. Certains discours et représentations mythiques de la ville ont été reproduits au fil du temps, et le fait qu'ils perdurent depuis tant de siècles semble indiquer la mise en oeuvre de mécanismes répétés de production, et de reproduction du symbolique. Venise peut ainsi être abordée comme un lieu emblématique où observer la production, et la reproduction des discours mythiques.

Cela est vrai en ce qui concerne l'imaginaire politique: le discours historique sur Venise nous fait le récit millénaire d'une cité-État libre, qui a su maintenir son indépendance, libre des contraintes extérieures, grâce aux actions des gouvernements successifs, qui ont su rester autonomes et souverains, et qui ont toujours exprimé la volonté des Vénitiens. Ainsi, d'après ce récit, la fonction de doge serait le résultat d'une libre association des populations des îles de la lagune, qui auraient désigné en 697 Paoluccio Anafesto pour devenir leur chef. Cette représentation mythique est si puissante, qu'elle rejette notoirement la réalité des faits historiques: le doge était un fonctionnaire byzantin, et la fonction fut créée lorsque Venise appartenait encore à l'Empire romain d'Orient, ou, autrement dit, à l'Empire byzantin. L'image de l'idéal démocratique associée au gouvernement de la Sérénissime est un autre exemple de la capacité créatrice de l'imaginaire politique sur Venise. Une représentation qui ne se préoccupe pas de la réalité des chiffres: à la fin du 16^{ème} siècle, le groupe des *cittadini* - les citoyens qui ont effectivement le droit de vote - ne représente que le 7% de la population vénitienne, ce qui signifie que plus du 90% de la population vénitienne est tenue à l'écart de la société politique (il va sans dire que les femmes, même issues de familles nobles, n'ont pas voix au chapitre). Cette situation étonne Philippe Braunstein:

"S'il est déjà remarquable qu'une fraction de la bourgeoisie vénitienne - et l'ensemble des bourgeoisies provinciales - accepte qu'une barrière juridique l'écarte

2 Lane F. , 1985: 135

officiellement des cercles de la décision, il est encore plus étonnant que la stabilité d'un système de représentations qui concorde parfaitement avec un système de domination économique soit fondée sur une inégalité consentie." (Braunstein P., 1993: 175)

Un système de représentations en général très efficace, mais qui n'a pas toujours mis Venise à l'abri des dissensions résultant de l'ambition de certaines grandes familles à accéder à un pouvoir plus exclusif. Comme toutes les autres cités-États de la péninsule, Venise a connu des luttes pour le pouvoir, mais cela a été effacé de l'image mythique qui en fait une République qui n'aurait jamais connu de luttes de factions, et dont tous les habitants contribuaient également à sa gloire. Et même lors de la transformation de cette représentation idéaliste en un contre-mythe, aux alentours du 16^{ème} siècle, l'imaginaire politique produit une image qui est assez éloignée de la réalité: Venise devient une oligarchie tyrannique, qui se maintient au pouvoir par la terreur à l'aide d'un réseau d'espions hors-pair, et de l'utilisation institutionnalisée de la torture et du poison. Aujourd'hui, ces deux imageries coexistent, toutes deux appartiennent à notre imaginaire collectif, et elles contribuent l'une et l'autre à l'attrait de Venise.

Venise est un lieu emblématique aussi du point de vue de la représentation mythique dont elle est porteuse pour le discours économique capitaliste. La Sérénissime, c'est le lieu par excellence où d'immenses fortunes ont été accumulées, là où les premières lettres d'échanges ont été utilisées: l'ancêtre originel de Wall Street. Et du point de vue de la production industrielle, le *centre historique*, avec l'Arsenal et sa production navale, c'est le lieu où a été mise en place la première chaîne de montage (Henry Ford n'avait pas à s'en vanter).

Venise est également présentée comme un haut lieu de la production artistique et des échanges culturels: la République Sérénissime, c'est une société raffinée et sensible, au climat élitare, où pour briller dans le domaine intellectuel, les grandes familles s'entourent d'artistes, de peintres, de philosophes, de poètes, de musiciens. Dans les écrits de voyage des temps passés, comme dans les guides touristiques et les livres d'art contemporains, Venise est décrite au travers des palais de Sansovino et de Palladio; des oeuvres de Giorgione, de Véronèse, et du Titien; de la musique de Vivaldi; de son Carnaval, des gondoles, du pont du Rialto et de la Basilique Saint-Marc, du pont des Soupîrs, de Casanova, de Marco Polo et comme porte d'accès à l'Asie. Plus récemment, c'est l'oeuvre d'Hugo Pratt et de son personnage principal, *Corto Maltese* qui est évoquée. Tout cela pour aboutir à une image romantique qui transforme la ville insulaire en un lieu privilégié pour les voyages en amoureux.

Une autre facette de Venise encore appartient à notre imaginaire collectif, celle liée aux relations perpétuelles que les hommes ont su y tisser avec la nature, au travers de la technique. C'est

"... une ville qui, avec plusieurs siècles d'avance, affronta les problèmes qui sont nôtres, ceux d'aujourd'hui et de demain. Jamais encore Venise n'avait parlé aux historiens, aux hommes en général, un langage plus actuel et universel, en nous offrant l'expérience d'un microcosme qui suivit le sentier, jalonné de dilemmes, d'un rapport périlleux et précaire avec la nature. Aujourd'hui plus que jamais, Venise nous offre le modèle stratégique d'une action qui lui permit de relever victorieusement les défis historiques qui menaçaient sa survie." (Bevilacqua P., 1996: 13-14)

Venise se présente à notre mémoire collective - et peut-être pas uniquement en occident - comme un référent mythique, dans une perspective méta-historique qui a fini en quelque sorte par mettre la ville entre parenthèses, en-dehors de tout devenir historique (Venezia2000, 1995). C'est comme si Venise était restée tout à fait immuable, telle qu'elle a toujours été depuis ses origines, comme si rien ne pouvait ni ne devait changer jamais: une manière comme une autre d'expliquer et de justifier le présent. Ville auto-référencée (Casarin M., 2002), Venise a su utiliser cette particularité comme instrument privilégié de croissance et de développement, et c'est toujours le cas aujourd'hui: une grande capacité de Venise est d'avoir toujours su être, au fil de l'histoire, une ville de son temps.